

Libération - 12-13/05/2001 – Critique

*"BALLET A QUATRE PATTES"*

*Gilles Jobin présente à Paris une chorégraphie à l'horizontale : « la Bande de Mœbius ».*

Par Hervé Gauville

Jobin établit ses appuis, non sur deux pieds, mais sur tous les points de contact possible avec le sol. Pieds, mains, cuisses, mollets, thorax, épaules...

Les écoliers d'antan faisaient leurs pleins et leurs déliés sur du papier quadrillé. Gilles Jobin a juste remplacé leur porte-plume par un corps humain. Il rédige sa chorégraphie sur la page de la scène en plaçant ses danseurs à l'intersection de carreaux tracés à même le sol. Au passage, il se place lui-même, vu qu'il est aussi l'un des cinq interprètes de la Bande de Mœbius (1).

Marelle au carré. L'image d'ensemble pourrait être celle d'une marelle tirée au carré ou d'un go-ban, l'échiquier sur lequel se joue ce jeu japonais où s'opposent pions blancs et pions noirs. Comme les tee-shirts blancs et les slips noirs des danseurs une fois dépouillés de leurs pantalons, souliers et accessoires vestimentaires.

L'exercice consiste à se déplacer par reptations, torsions, marches à quatre pattes, etc. en suivant les lignes, en les prenant en diagonale, en bifurquant aux carrefours, bref en combinant les diverses manières de progresser le long de trajectoires sans cesse modifiées. Cela s'effectue en chœur ou, plus souvent, en canon sur une musique de Franz Treichler décomposée et faussement répétitive. Tout se passe alors comme si les corps étaient autant de notes ou d'accents disposés sur une partition qui semble d'autant plus rigoureuse qu'elle paraît aléatoire. Au lieu de sacrifier à la convention du sublime en cours, aussi bien dans le néoclassique que dans le contemporain, Gilles Jobin établit ses appuis, non sur deux pieds, a fortiori sur pointes, mais sur tous les points de contacts possibles avec le sol. Pieds et mains, bien sûr, mais aussi avant-bras, cuisses, mollets, thorax, épaules...

Transferts.

Il réussit de la sorte à établir un dispositif d'équivalence entre les membres, les organes et l'épiderme sur un plan horizontal. On ne saute plus, on ne vise plus l'éther du ballet paradisiaque, on n'arabesque plus ses gestes en pizzicati. Ce faisant, le corps rompt avec une représentation hiérarchique héritée du grand siècle. Il ne se distingue plus ni par le haut ni par le bas, ni en s'élevant ni en s'abaissant, mais par une série de transferts. L'énergie s'échange de main en main, de main à hanche, de pied à dos et ainsi de suite. Obéissant à une combinatoire établie à même les peaux, la chorégraphie échappe néanmoins au simple registre ludique. L'affaire est très sérieuse. Peut-être est-ce d'ailleurs son unique défaut : le manque d'humour. Mais le renversement de perspective

est tel qu'il n'autorise guère, pour le moment, l'introduction de la facétie. Il ne s'agit de rien de moins qu'un basculement de la verticalité sur l'horizontalité, de l'axe des ordonnées sur celui des abscisses, à la faveur duquel l'expressivité est évacuée.

Les protagonistes ne se déshumanisent pas, ils endossent au contraire un costume d'indifférence. Plus question de mimer tel sentiment, de se livrer à telle virtuosité ou provocation, de convoquer tel affect. Les corps se désaffectent et ne manifestent plus leur présence au monde qu'à la faveur de rares crises vite résolues, sans qu'il soit besoin d'emprunter un raccourci narratif. Avant d'être nu ou costumé, avant d'être une surface de projection, avant de capter le regard et le désir, avant de singer les passions, le corps selon Jobin est un échangeur de pouvoirs, une puissance anonyme a priori aussi peu anthropomorphique que la rencontre sur un chemin de campagne de deux lombrics peu pressés d'en découdre.

(1) La bande de Moëbius est l'expression par laquelle on désigne une figure géométrique obtenue en collant l'une sur l'autre les extrémités d'une bande de papier ayant auparavant été torsadée une seule fois. La bande de Moëbius n'a donc qu'un côté et qu'une face. On dit qu'elle représente le mouvement sans fin.

La bande de Moëbius chorégraphie de Gilles Jobin, jusqu'au 12 mai aux Abbesses, 31, rue des Abbesses à Paris.